

6 DE 6

(295)

En nous bornant, « dit-il, à l'acception que
« présente l'idée de sociabilité, d'aptitude à
« vivre avec les hommes, en rapport de ser-
« vices mutuels, l'idée d'un état policé qui a
« une forme constituée de gouvernement et
« de religion, un pacte conservateur des per-
« sonnes, des propriétés ; qui pourroit dis-
« puter à plusieurs peuples noirs la qualité
« de civilisés ? Seroit-ce à ceux dont parle
« Léon l'Africain, qui, dans les montagnes,
« ont quelque chose de sauvage, mais qui,
« dans les plaines, ont bâti des villes où ils
« cultivent les sciences et les arts. »

Ne sommes-nous pas en droit de demander
ce que sont les villes dont nous parle Léon ?
quelles sont les sciences et les arts qui y fleur-
rissent, pourquoi les voyageurs ne nous ap-
portent pas le moindre produit de tant de
talens (1) ? quelle est enfin la religion que l'on
y professe ? C'est par elle particulièrement

(1) « La France, dit un voyageur, est pleine des étoffes
faites par des nègres. » Cela est vrai ; mais ces étoffes
viennent de l'Inde, où elles sont faites par des Indiens
noirs à cheveux longs, qui ont beaucoup plus d'intelli-
gence que les nègres d'Afrique, qui ont de la laine, au
lieu de cheveux.

que nous pourrions juger du degré de civilisation des peuples. Ne savons-nous pas que plusieurs de ces castes noires adorent les astres, d'autres, des serpens, les autres, des fétiches.

Il existe, parmi les peuples de l'intérieur de l'Afrique (à ce que nous assure l'évêque Grégoire), un pacte conservateur des personnes.

Et le plus grand nombre des esclaves que traitent les capitaines négriers, est amené de plus de deux cents lieues de l'intérieur des terres. Ce prélat, pour nous prouver la perfection d'un des gouvernemens de la contrée de Juida, nous cite la négresse Zingha, reine d'Angola, dont l'astuce diplomatique ne le cédoit en rien à celle des souverains d'Europe qui ont le plus perfectionné cet art funeste; la preuve en est, dit-il, dans la conduite de cette reine, morte à quatre-vingt-deux ans, à qui un esprit éminent et une intrépidité féroce assurent une place dans l'histoire. Elle fit périr, à la vérité, une grande quantité de ses sujets; mais, dans sa vieillesse, elle eut des remords, qui, comme le dit fort bien M. Grégoire, ne rendoient pas la vie aux malheureux qu'elle avoit fait sacrifier. Quel exemple de civilisation à citer! Ne pourrions-

nous pas, par la même raison, préconiser la civilisation du féroce Dessalines, qui peut-être auroit aussi expié ses forfaits par des remords, si les mulâtres et les nègres n'auroient purgé la terre de ce monstre noir, qui, peu à peu, les auroit tous dévorés?

« En parlant des idées reçues parmi nous, communément on croit qu'un peuple n'est pas civilisé, s'il n'a des historiens et des annales. Nous ne prétendons pas mettre les nègres au niveau de ceux qui, héritiers des découvertes de tous les âges, y ajoutent les leurs; mais, peut-on inférer de là, que les nègres sont incapables d'entrer en partage du dépôt des connoissances humaines (chapitre VI, page 153)? »

Ce seroit sans doute un acte d'ingratitude la plus marquée de la part des blancs: quand les pères ont perdu leur fortune, c'est un devoir de la part des enfans de partager avec eux le peu qu'ils ont. L'évêque Grégoire ne nous a-t-il pas dit, d'après Volney et Grégoire, que les nègres ont été nos pères dans les sciences et dans les arts, et qu'ils nous ont appris jusqu'à l'art de parler.

L'évêque Grégoire ne peut pourtant s'empêcher de convenir que la civilisation est pres-

que nulle dans plusieurs de ces états nègres. Par exemple, dans celui où l'on parle au roi-telet, à travers une sarbacane ; ou quand il a dîné, un héraut annonce qu'alors tous les autres potentats du monde peuvent dîner à leur tour. Ce prélat traite encore de barbare le roi de Kakongo, qui, réunissant tous les pouvoirs, juge toutes les causes, avale une coupe de vin de palmier à chaque sentence qu'il prononce, et termine quelquefois cinquante procès dans une séance. Quelle barbarie ! Tandis que chez nous, où la civilisation est montée au dernier échelon, il faut souvent cinquante séances et plus, pour terminer un procès.

CHAPITRE VIII.

De la Littérature des Nègres.

Tandem, tandem, tandem, tandem, denique tandem.

Enfin, après sept chapitres, qui ne sont qu'un avant-propos, ou plutôt un hors de propos, du sujet de l'ouvrage annoncé par l'évêque Grégoire, ce prélat se décide à aborder la Littérature des nègres, dont, selon notre manière de voir, il ne donne que des preuves négatives. Que doit-on entendre par la Littérature d'un peuple ? C'est l'ensemble des productions littéraires de cette nation. En partant de cette définition, nous allons examiner les preuves que prétend donner l'évêque Grégoire, de l'existence de la Littérature des nègres.

« Willeberforce, de concert avec les mem-
« bres de la société, qui s'occupe de l'édu-
« cation des Africains, a fondé pour eux un
« espèce de collège à Clapham, distant de
« Londres d'environ six mille, j'ai, dit M. Gré-
« goire, visité moi-même cet établissement

« en 1802, pour m'assurer du progrès des
« élèves, et j'ai vu, qu'entr'eux et les Euro-
« péens, il n'existoit d'autre différence que
« la couleur. La même observation a été faite
« à Paris, au collège de Lamarche, par
« M. Coesnon, professeur de l'Université,
« où il y avoit un certain nombre d'enfans
« nègres. La même observation a été faite
« à Philadelphie, à Boston; et le bon Wal-
« trome prétendoit, à cet égard, que les
« noirs avoient la supériorité sur les blancs.
« L'ancien consul américain, Skipwith, est
« du même avis (chap. VII, pag. 176). »

En accordant à l'évêque Grégoire une
égalité, même une supériorité d'aptitude
pour les sciences, à quelques nègres, sur les
blancs, qu'en peut-on conclure en faveur de
la Littérature de leur nation? L'aptitude à
acquérir dans quelques individus, suppose-t-
elle la science de la nation dont ils sont sortis?
Le nègre don Juan Latino, enseignoit à Sé-
ville la langue latine; l'avoit-il apprise en Afri-
que? où existoient leurs Universités, leurs
Colléges? dans quelle langue leurs littérateurs
ont-ils écrit? Si Clénard, après avoir dit que
les nègres étoient des brutes, reconnut dans
un autre temps leur aptitude, et qu'il leur

enseigna la littérature, dans la supposition
qu'il ait réussi, n'a-t-il pas formé des savans
en littérature portugaise, et non en littéra-
ture africaine? Que prouvent pour cette lit-
térature, les réparties brillantes des nègres,
dont l'évêque Grégoire cite un exemple.

« Un nègre de la côte, dormoit. Son maître,
« en le réveillant, lui dit, n'entends-tu pas
« maître qui appelle? Le nègre ouvre les
« yeux et les ferme aussitôt, en disant so-
« meil n'a pas de maître. » Cette répartie
ne sent-elle pas un peu la littérature fran-
çoise?

Quelles preuves à donner de la littérature
des nègres, que leur intelligence pour les
affaires, dont on ne peut citer que quelques
exemples très-rares, et leur mémoire prodi-
gieuse dont on ne peut en citer qu'un. Leur
talent pour servir d'interprètes, pour lequel
ils n'ont besoin que de savoir un peu de
françois, et l'idiome très-borné de quelques
peuplades africaines, qui leur vendent des
esclaves.

Nous demanderons à M. Grégoire, pour-
quoi, s'il y avoit en Afrique une Littérature,
des Universités, le fils du roi de Nimbana,
est-il venu en Angleterre pour y apprendre

(302)

l'hébreu ? Pourquoi Stedman , qui accorde aux Africains le génie poétique et musical , ne nous a-t-il pas apporté quelques-uns de leurs chefs-d'œuvres en ces genres ? Un opera de leur façon nous eût fait connoître leur poésie et leur musique , bien mieux que des relations de voyageur dont on doit toujours se défier.

Enfin , des preuves irréfragables de la Littérature des nègres , selon l'évêque Grégoire , ce sont les Chevilles du Pere Adam , menuisier de Nevers ; les ouvrages de Louise , l'abbé de Lion , surnommée la Belle Cordière ; les Œuvres d'Hubert Pott , simple journalier en Hollande , proclamé par le voyageur Pratt , le père de la poésie élégiaque ; les Poésies de Béronicius , ramoneur de cheminées ; les Romans d'un domestique de Glatz en Silésie ; les Poésies de Bloomfield , valet de charrue ; les Poésies de Greensted , servante , et d'Anne Gearley , laitière à Bristol. Or , il est évident , d'après ces exemples , que si les blancs , dans les dernières classes de la société , sont parvenus à un degré de mérite aussi éminent , à *Fortiori* , les nègres peuvent en faire autant et plus ; donc ils ont une Littérature. D'ailleurs , comme l'observe fort bien l'évêque

(303)

Grégoire , le génie est l'étincelle recelée dans le sein du caillou ; dès qu'elle est frappée par l'acier , elle s'empresse de jaillir. Nous pensons sans doute sur ce point comme M. Grégoire ; mais nous avons observé que dans les cailloux noirs , l'étincelle étoit si bien encroûtée , que l'acier le mieux trempé pouvoit à peine l'en faire jaillir.

CHAPITRE IX.

Notice des Nègres et des Mulâtres distingués par leur talent et leurs ouvrages. Annibal, Amo, Lacruz-Bagay, l'Ilet-Geoffroy, Derham, Fuller, Banaxe, Othello, Cugano, Capitein, Williams, Vassa, Sancho, Philis-Weatherley.

DANS ce neuvième chapitre, nous allons examiner si les ouvrages faits par les nègres, ou pour les nègres, sont bien une preuve de la littérature de leur caste.

« *Annibal* ou *Hannibal*, qui eut l'honneur d'être connu du Czar Pierre, par son éducation et son instruction, fut élevé en Russie, au grade de lieutenant-général, et de directeur du génie. »

« Avoit-il reçu en Afrique l'éducation et l'instruction qui l'avoient porté à ces grades? *Amo* (Antoine-Guillaume), né en Guinée, fut amené très-jeune à Amsterdam; un de ses maîtres l'envoya faire ses études aux Universités de Halle en Saxe, et de Wittemberg; il soutint une thèse, et publia une dissertation

De Jure Maurorum; il parloit le latin, le françois, le hollandois et l'allemand.

Où avoit-il appris à parler toutes ces langues, étoit-ce dans les Universités d'Afrique? *Lacruz-Bagay*, étoit ou nègre ou sang mêlé; l'évêque Grégoire dénonce lui-même son incertitude à cet égard. Selon nous, il n'étoit ni l'un ni l'autre, puisqu'il étoit Indien Tagal, nation qui diffère beaucoup des Africains nègres; il grava une carte des Philippines, composée par le Père Murello Vélante, jésuite.

Un graveur est-il un littérateur? L'Ilet Geoffroy, également indien, fit aussi des cartes qui ne prouvent nullement la littérature des Africains.

Derham (Jacques), esclave à Philadelphie, fut vendu par son maître à un médecin, qui le vendit à un chirurgien, qui le vendit au docteur Robert Dove, de la Nouvelle-Orléans; à l'âge de vingt-six ans, il est devenu le médecin le plus distingué de la Nouvelle-Orléans; nous en sommes bien persuadés. Mais qu'a de commun la science de la médecine acquise à la Nouvelle-Orléans, avec la Littérature des nègres d'Afrique?

« *Blumenbach*, voyageant en Suisse, a vu,

« à Yverdun, une négresse citée comme la
« personne la plus habile du pays, dans l'art
« des accouchemens. »

Qui pourra, d'après cela, douter de la Littérature des nègres ?

Fuller (Thomas), né en Afrique, et résidant à quatre milles d'Alexandrie, ne savoit, à la vérité, ni lire ni écrire, mais il n'en étoit pas moins littérateur, par sa prodigieuse facilité à calculer de mémoire. Un jour, on lui demanda combien de secondes avoit vécu un homme âgé de soixante-dix ans, « tant de
« mois et tant de jours ? Il répondit dans une
« minute et demie. L'un des interrogateurs
« prend la plume, et après avoir longuement
« chiffré, prétend que Fuller s'est trompé
« en plus; non, lui dit le nègre, l'erreur est
« de votre côté, car vous avez oublié les
« bissextiles; le calcul se trouva juste. »

Les nègres des Antilles, qui pourtant viennent d'Afrique, sont encore bien éloignés de ce degré de perfection de littérature arithmétique, ils sont obligés, pour compter jusqu'à douze seulement, d'avoir recours; n'allez pas croire que ce soit à la plume, mais à des grains de maïs, ou à de petits cailloux. Pour savoir leur âge, ils mettent, à chaque renouvelle-

ment de lune, un petit caillou dans une callebasse, destinée pour cela, et quand on leur demande quel âge ils ont, ils répondent, autant de lunes qu'il y a de petits cailloux dans cette callebasse: mais il n'entre pas dans leur littérature de savoir de combien de lunes est composée une année; encore moins de connoître le calendrier de César, et le calendrier Grégorien; connoissance que le nègre calculateur, cité par M. Grégoire, n'avoit pas certainement acquise dans son pays, qui, par conséquent, ne prouve rien en faveur de la littérature africaine.

Nous pourrions encore donner ici les noms de quelques autres nègres ou malâtres, dont l'évêque Grégoire cite les ouvrages comme des preuves de l'existence de la Littérature africaine; mais nous craignons d'abuser de la patience du lecteur, et nous l'engageons à en prendre connoissance dans l'ouvrage même de M. Grégoire. D'après cela, il conviendra avec nous qu'il étoit bien inutile que ce prélat se mît en frais de produire une foule de citations, dont plusieurs, très-insignifiantes, ne tendent qu'à prouver ce que jamais nous ne lui avons contesté, qu'il se trouve (quoique rarement) parmi les nègres d'Afrique, quel-

ques individus qui ont un certain degré d'aptitude à acquérir une certaine somme de connoissance. Mais nous maintenons, et le lecteur impartial, conviendra avec nous, que les ouvrages que l'évêque Grégoire attribue aux nègres et aux mulâtres, bien au-dessous de l'idée que ce prélat s'est efforcé d'en donner, ne prouvent nullement la littérature des nègres d'Afrique ; 1^o. parce qu'ils sont tous écrits en langues totalement étrangères aux différentes populations africaines ; 2^o. parce que leurs auteurs ont puisé leurs connoissances, soit en Angleterre, soit en France, soit en Hollande, soit en Portugal, soit en Espagne, et que pas un n'a composé ses ouvrages dans son pays, nous maintenons donc que ces ouvrages sont la preuve la plus irréfragable, que les Africains n'ont point de littérature ; et que les preuves que donne M. Grégoire, qu'ils en ont eu une autrefois, ne sont rien moins que certaines.

Il est cependant possible, qu'en notre qualité de François, nous soyons, comme le dit l'évêque Grégoire, tellement étrangers à tout ce qui s'appelle littérature étrangère, que nous n'ayons pu deviner celle des nègres. Au reste, l'intention de l'auteur est évidente ; son but,

en faisant son ouvrage, n'a pas plus été de prouver la littérature des nègres, que nous en faisant le nôtre, de la réfuter ; on ne se bat pas contre une chimère.

Pour prouver à l'évêque Grégoire notre reconnaissance, en suivant la maxime sublime de l'Évangile, qui est de se venger de ceux qui nous font du mal, en leur faisant du bien, nous donnerons à ce prélat un avis, qui ne peut qu'être très-profitable à ses intérêts ; c'est celui de ne pas envoyer une pacotille trop considérable de ses ouvrages (surtout du dernier), à la Guadeloupe, à la Martinique, aux îles Espagnoles, enfin, dans toutes les Antilles, où la peste négrophilique n'a pas exercé ses ravages ; ce seroit une très-mauvaise spéculation, et nous craindriions beaucoup que le colporteur ne fût très-mal accueilli.

Qu'il nous soit permis, avant de terminer cet ouvrage, de jeter quelques fleurs sur la tombe du général Ferrand ; ce brave militaire, vraiment ami de son pays, connu le prix des colonies, et fut l'ami des colons ; l'expérience l'avoit fait revenir de la malheureuse prévention que les négrophiles ont donnée contr'eux à la majeure partie des Fran-

vois. La perte de ce général est donc une nouvelle calamité qui atténue encore le peu d'espoir qui leur restoit. Dans le nombre des militaires qui ont partagé avec ce général les mêmes sentimens, nous nous plaisons à citer ici un de ses aides-de-camp, M. Castel Laboulbene, chef d'escadron, et commandant à Samana, qui réunit aux talens militaires les plus distingués, les qualités sociales les plus aimables.

Nous croirions encore manquer à la reconnaissance, si nous ne citions pas ici le général Morgan, qui, dans le peu de temps qu'il a resté dans la colonie, a témoigné aux colons l'affection la plus marquée, et leur a rendu, dans les circonstances critiques où ils se sont trouvés, tous les services qui ont dépendu de lui. Ce brave général, à ses talens militaires, réunissoit la connoissance des colonies, et il ne faut que les connoître pour en sentir l'importance.

L'évêque Grégoire termine son ouvrage de la Littérature des nègres, par une péroraison que nous allons copier.

« Puissent les nations européennes expier
« enfin leurs crimes envers les Africains !
« Puissent les Africains, relevant leurs fronts

« humiliés, donner l'essor à toutes leurs fa-
« cultés, ne rivaliser avec les blancs qu'en
« talens et en vertus, oublier *les forfaits de*
« *leurs persécuteurs*, ne s'en venger que par
« des bienfaits (ils les ont égorgés). Dût-on
« ici bas n'avoir que rêvé ces avantages, il
« est du moins consolant d'emporter au tom-
« beau la certitude, qu'on a travaillé de toutes
« ses forces à la procurer aux autres. »

N'eût-il pas été beau à l'évêque Grégoire d'emporter aussi dans le tombeau le repentir des maux réels que son rêve a occasionnés, aux blancs, aux nègres même, et à la France.



FIN.

(512)

ERRATA.

- PAGE 58 lig. 4 lombi ; lisez , lambi
— 68 — 22 si nous maintenons ; lisez , nous main-
tenons.
— 78 — 17 des malheurs , lisez , du malheur.
— 96 — 22 voris ; lisez , veris.
— 114 — 5 et l'un et l'autre ; lisez , l'un et l'autre.
— 176 — 1,2 défendent de montrer. Chez les pen-
ples civilisés ; lisez , défendent de
montrer chez les peuples civilisés.
— 191 — 19 trituranții ; lisez trituranți.

Dépôt légal : 4^eme trimestre 1972

END

FIN